

En librairies le 17 avril 2026

*« Je vais partir sur la crête.
Une fois là-haut, j'attendrai.
Je ne hurlerai pas, non, je ne veux
pas les effrayer. Surtout pas. Je me
tiendrai là, immobile, à contre-jour.
J'appellerai le souffle du vent qui lui
les éveillera doucement. Et quand elles
m'auront vu, je m'éclipserai. »*

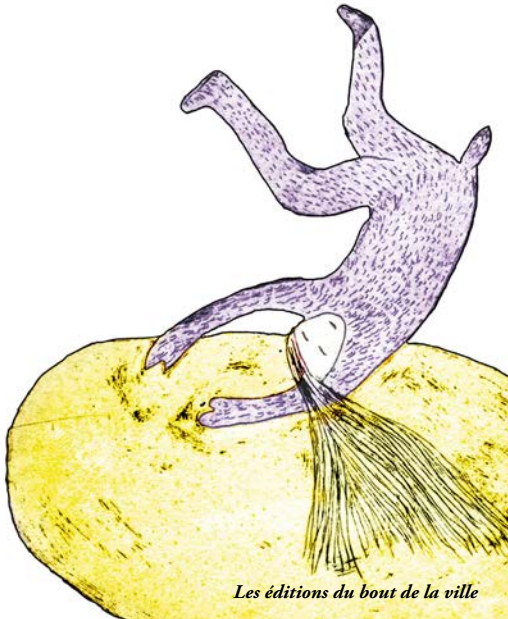
LA TÊTE LA PREMIÈRE

AGNÈS LUBIN



AGNÈS LUBIN

LA TÊTE LA PREMIÈRE



Un vieux banc de cimetière, refuge des âmes en peine. Une chienne, témoin de l'innommable. Un buisson, gardien d'un lourd secret. Une vengeance qui s'invite au petit déjeuner. Un dragon qui s'éveille dans la salle de classe. Un lierre qui pleure la vie qui s'en va. Les masques qu'on porte, les baisers qu'on donne et ceux qu'on garde, les vinyles où sont gravés nos souvenirs...

Dans ce recueil de nouvelles habitées de la grave légèreté de l'enfance, le monde entier s'anime pour rapporter les événements terribles et minuscules d'une vie de femme qui contient des multitudes.

Agnès Lubin est née en 1976. Elle confectionne ses histoires sur une colline au pied des montagnes ariégeoises.

ÉLÉMENTS TECHNIQUES

Format : 13 x 21 cm

128 pages

Prix : 14 €

ISBN : 979-1-09-110863-8



Diffusion : Hobo diffusion
Distribution : Makassar distribution

contact@leseditionsduboutdelaville.com

Les éditions du bout de la ville
09 290 Le Mas d'Azil

leseditionsduboutdelaville.com

Toi mon toit

toi toi mon toit / toi toi mon tout mon roi
« Toi mon toit », Elli Medeiros, Barclay, 1986

Toute petite, on m'a dit que c'était Toi qu'il fallait que je regarde, Toi qu'il fallait que j'aime.

– C'est qui ton amoureux ?

– Euh...

– C'est Erwan Fourrier non ? Mickaël Buzuco ? Stéphane Marsac ?

(En vrai j'aime Émilie. J'aime ma mère, mon père, nager dans l'eau, le basket, mon vélo, mes rollers, mon justaucorps, les esquimaux à la noisette, les chips, les coustellous, les tomates à la croque-au-sel et Émilie. J'aime tout ça pareil, sans distinction, avec la même appétence, le même désir, le même enthousiasme enfantin. Émilie a une grande place dans ma vie et dans mon cœur, mais pas plus de saveur que la glace à la noisette. Pas moins non plus. Dans ma vie d'enfant, j'aime passer du temps avec tous ces éléments sans distinction. J'aime la compagnie de mon ballon et de mes coéquipières au basket comme j'aime la compagnie des coustellous et des chips au repas. Et j'aime la compagnie d'Émilie. Manger des coustellous avec Émilie, me baigner avec Émilie, faire du roller avec Émilie.)

– Alors, tu préfères qui ? Erwan Fourrier ? Mickaël Buzuco ? Ou Stéphane Marsac ?

(En vrai, je pense « aucun ». J'en ai rien à faire de Toi, garçon, amoureux qu'il faut choisir en essayant de déterminer quelle sera la meilleure affaire. Ce que je veux, c'est qu'Émilie soit heureuse, parce que son sourire est la chose la plus lumineuse de mon jardin. Alors je te choisis toi, Mickaël, parce qu'Émilie a déjà décidé de loger Erwan dans son cœur et que lui faire de la peine, plutôt mourir.

Je n'y perds pas au change, tu es le plus gentil de la cour de récré. On fait gentiment semblant d'être amoureux pour contenter tout le monde. Tu n'es pas plus motivé que moi par cette affaire. Il est vrai que nous n'avons que six ans et demi. Nous nous aimerons pour de faux jusqu'au collège, et on nous fichera donc la paix.)

*mais tu voudrais qu'elle soit ta reine ce soir /
même si deux reines c'est pas trop accepté*
« Ta reine », Angèle, Angèle VL records, 2018

Toute petite, on m'a fait comprendre que c'était pas Toi qu'il fallait que je regarde, pas Toi qu'il fallait que j'aime. Personne pour suggérer :

– C'est qui ton amoureux ?

Même si j'aurais peut-être répondu :

– Euh...

(Parce qu'en vrai, même si je t'ai aimée toi, Émilie, depuis l'âge de mes deux ans jusqu'à mes douze – ma plus longue histoire de couple – je ne jugerais pas que nous étions *amoureuses*. L'amour que nous partagions est dans mon souvenir bien trop grand pour être réduit à l'état amoureux des adultes. Nous nous aimions d'un amour inconditionnel, immense, curieux et inoffensif.

Cet amour terrifia ta mère. Elle n'était déjà pas dupe de nos liaisons pourtant officielles avec Mickaël Buzuco et Erwan Fourrier. Elle ouvrit un jour brusquement la porte de ta chambre. Nous étions en train de découvrir qu'effleurer certaines parties de nos corps était aussi délicieux que savourer un esquimau à la noisette. Elle en fut outrée, stupéfaite, dégoûtée, effrayée, et me jeta dehors. Mon cœur se brisa en mille morceaux, et laissa une place vide qui se remplit de ce qui se trouvait à portée de main : de l'angoisse et de la honte.)

En allant au bus

Le portillon résiste quand Dalia essaie de l'ouvrir.

— Pu... naise, jure-t-elle poliment du haut de ses treize ans.

Elle fait demi-tour pour aller chercher la clé à l'intérieur de la maison. Elle ressort son trousseau pour rouvrir la porte en soupirant.

— Tu viendras récupérer la clé au portail, je vais être à la bourre... À ce soir ! crie-t-elle à sa mère encore couchée. Non mais qu'est-ce qu'elle a à toujours tout fermer, elle croit qu'on risque quoi dans ce bled paumé, marmonne-t-elle en reverrouillant la porte d'entrée.

Dalia est née ici. Treize ans dans ce bled, c'est trop. Les quatre autres du *Club des cinq* version années 1980 – Stéphanie, Céline, Caroline et Karine – sont d'accord avec elle. Le village a beau être traversé par une départementale et deux communales, toutes ces artères semblent ligaturées par les panneaux indiquant les entrées et sorties de Saint-Suplice.

Dalia n'a pas le droit de sortir du village seule, ni à pied, ni à vélo. Seulement en voiture – avec sa mère pour aller faire des courses, avec son père quand il vient la chercher un vendredi sur deux – ou en car avec le chauffeur pour aller au collège.

Elle n'est pas en retard. Comme chaque matin, au contraire, elle est partie bien plus tôt pour avoir le temps de *lambiner* sur le chemin comme dirait son père qui la

trouve toujours trop lente. Trop lente, trop gourmande, trop bavarde, trop tout.

Dans sa ruelle, le jasmin est en fleur, elle ferme les yeux et prend une grande inspiration à son abord. Elle en attrape un brin au passage qu'elle coince dans la boutonnière de sa veste en jean. Elle entend un bruit derrière elle, mais quand elle se retourne, la ruelle est déserte.

Elle commence à marcher en direction de l'arrêt de bus en rêvassant. Elle aurait bien aimé s'appeler Jasmin plutôt que Dalia, qui est presque un nom de fleur mais pas tout à fait. *Comment ça s'écrit ? Comme ça s'entend. Ah comme la fleur alors ? Non, dans la fleur il y a un H et le H il s'entend pas. D-A-L-I-A.* Jasmin, tout le monde sait l'écrire, au moins. On lui aurait fiché la paix avec son prénom. Sa mère, une jeune vieille féministe radicale, lui répétait souvent quand elle était petite : « Un nom de fleur, ça en impose : pas besoin d'être belle ou parfumée, toi au moins tu seras libre ma fille ! » *Libre mon C-U-L* se dit Dalia – polie jusque dans sa tête, Dalia épelle les gros mots – en songeant à tout ce qui lui est interdit par sa mère et son père. Elle et lui ne sont jamais d'accord, sauf pour brider la liberté de leur enfant. Bien qu'elle soit *quasi majeure*, s'indigne-t-elle souvent avec ses copines.

Quand elle traverse la place, Aleya l'appelle et ça suffit à l'extirper de ses pensées. Le vieux Tunisien a déjà installé son étal sur le marché. Comme s'il l'avait préparé spécialement pour elle, il lui tend un bout de pastèque à la pointe de son couteau :

– Goûte ça ma Delia et dis-moi si elle n'est pas délicieuse ma pastèque !

Dalia sourit :

– Merci ! Mmmm. Elle est succulente ta pastèque.

– Savoureuse même !

– Délectable !

– Je dirais plutôt : exquise !

– Ça va, j'ai perdu ! Bonne journée Aleya !

– Bonne journée mon amie !

Il blêmit. Dalia se retourne pour regarder derrière et cherche elle ne sait quoi du regard :

– Qu'est-ce qu'il y a, on dirait que t'as vu un fantôme...

– Non non, c'est rien, j'ai cru que... non mais c'est rien.

File, tu vas être en retard.

– À jeudi Aleya. Et c'est toujours pas Delia, c'est Dalia.

– Oui oui je sais Delia. À jeudi.

Ils se quittent sur un clin d'œil, et Dalia reprend sa route. Elle se retourne et son vieil ami lui fait un signe de la main et un grand sourire, comme pour la rassurer d'un air un peu inquiet.

En passant devant Madame Mireille, Dalia lui lance :

– Bonjour MM, alors quoi de neuf ?

– Que du vieux ma petite, et ça se déchire un peu.

Madame Mireille ne se lasse pas de ce dialogue répété mot pour mot, chaque matin, depuis le début du collège. Mais aujourd'hui, Dalia ne s'en amuse pas avec elle.

– Que se passe-t-il ? T'en fais une tête ma petite ! On dirait que tu as vu un mort !

– Je sais pas, rien, c'est bizarre, y a un truc qui n'est pas comme d'habitude. Elle s'approche et, plus bas : j'ai l'impression que quelqu'un me suit. Elle se retourne. Une femme, debout, une trentaine de mètres derrière elle, mal dissimulée par le panneau de signalisation, les regarde. Le temps que Mireille parvienne à faire pivoter ses cervicales rouillées, la silhouette s'est éclipmée.

– Ben non, je vois rien, répond Mireille, mais Dalia a déjà filé.

Elle accélère le pas. L'arrêt de bus n'est plus très loin, juste après l'école. Plus que le square à traverser. Elle sent l'angoisse qui monte et repense à Angèle, sa maîtresse du primaire qui leur répétait sans cesse : « Les enfants, quand on connaît des poèmes par cœur, on n'est plus jamais seul-es : si on a besoin de réconfort, il nous suffit de dire un poème à voix haute, et nous voilà en bonne compagnie ». Alors Dalia commence à réciter un poème de Louisa Paulin :

*Terre, ô Terre, ma mère,
hâtez-vous, il est temps !
Vous ne serez pas prête,
encore ce printemps.*

Elle entend des bruits de pas sur les graviers du square.

*Là-haut, les oies sauvages
en vain ont appelé.
Ma mère, êtes-vous sourde ?
vous n'avez pas bougé.*

Le bruit se rapproche, Dalia ralentit le pas.

*Tous les oiseaux du monde
vont venir pour leurs nids :
nous n'aurons pas de feuilles
pour cacher leurs petits.*

Elle s'arrête.

*Et là-bas, dans la plaine,
ils ont tout achevé !
Fleurs et feuilles, ma mère,
ils ont tout déployé.*

Se retourne.

*Et vous, rien, ô ma mère,
ne peut vous éveiller !
Votre robe est bien vieille,
bien vieille et bien trouée.*

Sa mère est là, debout, face à elle, en chemise de nuit, échevelée. Elle a l'air perdue, affolée, et triste. Si triste.

*Mettez-vous à l'ouvrage,
ô ma mère, il est temps !
Vous ne serez pas prête,
encore, ce printemps.*

Cette dernière strophe, c'est dans sa tête qu'elle la prononce. À voix haute, elle dit simplement :

— Viens maman, on rentre à la maison, tout va bien, du bout des lèvres, en lui prenant doucement le bras.

L'interrupteur

Il fait frais à la cave.

Il se dégage toujours la même odeur de terre battue humide. Pas désagréable. Une odeur intemporelle, chargée de moisissures et de souvenirs. Stéphane tire sur la ficelle de l'interrupteur et celle-ci lui reste dans la main.

« Va tenir l'échelle à ton père ! »

La voix de sa mère vient de surgir du fond de la cave, de sa mémoire, du haut de l'escalier, il ne sait pas très bien où la situer mais cette voix claque aux tympans de Stéphane avec la matérialité et le réalisme du mauvais souvenir. Il cherche à tâtons la lampe de poche accrochée à un clou sur la porte – la ficelle n'en est pas à sa première faiblesse – en ayant l'étrange sensation d'écouter un bout du feuilleton radiophonique de son enfance.

Il n'a aucune image en mémoire de ce jour-là. Le souvenir de ce 15 août est très flou visuellement, et par ailleurs si précis. L'odeur du poulet rôti, la voix de sa mère, les cris et les jurons du père, les portes qui claquent, le moteur de la mobylette de sa sœur qui démarre en trombe. Puis le silence. L'échelle qui craque à la cave et plus rien.

À l'enterrement du père, Sandrine n'était pas là. Soudain sa sœur lui manque avec l'intensité qu'ont parfois les sentiments étouffés trop longtemps. Comme dans un film en super-huit, en accéléré, Sandrine lui coupe la frange, Sandrine lui met du chocolat sur le nez, Sandrine le console en lui mettant un pansement, Sandrine se teint les cheveux, Sandrine fait semblant de boire la bouteille

de pastis, Sandrine s'engueule avec le père, Sandrine fait le mur pour aller au bal...

La lampe de poche glisse de sa main et ramène Stéphane au présent. Il la ramasse, renoue la ficelle maintes fois rafistolée, et décide qu'il est temps d'installer un nouvel interrupteur.

Avec un sentiment d'urgence inédit chez lui, d'ordinaire d'un caractère placide, Stéphane se précipite hors de la cave, attrape ses clés et son porte-monnaie, s'engouffre dans la vieille 205 et file vers Bricomarché. Tout en conduisant vite, mais avec prudence et assurance, il sèche des larmes et tente de recoller les morceaux de ses émotions disparates. Pour qui et pourquoi ce chagrin, cette colère, cette tendresse, cette culpabilité ?

Sur la banquette arrière, il aperçoit, dans le rétroviseur, sa sœur Sandrine avec ses grandes créoles dorées, sa frange crépée et son Rimmel dégoulinant. À côté d'elle, sa mère, le regard absent, le corps solide mais marqué de taches violacées, çà et là. À l'avant, le père, l'œil bleu, vitreux, injecté d'un sang anisé. C'est la première fois que Stéphane les réunit tous les trois. À l'extérieur de la voiture, tout semble normal. Les nuages foncent aussi vers la zone commerciale, les vaches broutent tranquillement, quelques vélos glissent sur la voie verte. Il se gare sur le parking désert et se surprend à dire « Je reviens, il faut vraiment qu'on parle » avant de descendre de la voiture et de pénétrer dans le magasin.

Dedans il fait presque froid. Fichue clim. Et Stéphane sent aussi ce froid lourd, à l'intérieur de lui-même, qui brûle sa cage thoracique et couve au fond de son ventre. Le désir de changement est nouveau et déstabilisant, mais il réalise qu'il a trop traîné, vingt ans ça suffit, il est grand temps de rallumer la lumière sur cet été 1984 et de remettre les choses à leur place. Il attrape au vol un interrupteur sur l'étal et passe à la caisse, en courant presque, se jette derrière le volant et démarre en trombe.

Sur le chemin du retour, il freine brusquement devant le cimetière.

« Tout le monde descend ! lance-t-il. Je vous raccompagne, j'ai des trucs à vous dire. »